

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 38 (1988)
Heft: 1

Artikel: La place de l'homme dans le discours de la psychologie générale
Autor: Voelin, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381348>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA PLACE DE L'HOMME DANS LE DISCOURS DE LA PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE¹

CLAUDE VOELIN

La psychologie doit son insertion dans l'institution universitaire à Wilhelm Wundt, qui fonda, à l'Université de Leipzig en 1879, le premier laboratoire de psychologie expérimentale. C'est ce que nous enseignent tous les Manuels de psychologie, qui se plaisent à nommer Wundt, pour cela, le *père* de la psychologie.

Que reste-t-il aujourd'hui du *contenu* de l'œuvre de Wundt — méthodes, faits et concepts confondus ? Apparemment, pas grand-chose. Sa lecture nous est rébarbative, et la critique, d'inspiration phénoménologique entre autres², a ruiné l'idée qu'il serait possible, pour un sujet, d'observer sans s'impliquer dans ce qu'il observe, ses propres contenus de conscience. Car telle était la base de l'entreprise wundtienne. Ruinée, du même coup, la technique préconisée pour cela — l'introspection —, que par ailleurs la génération des psychologues post-wundtiens allait abandonner parce que non conforme aux canons de la démarche «scientifique.»

Singulière discipline qui se donne pour fondateur un homme dont en apparence elle ne veut plus rien savoir. Plus personne ne lit Wundt aujourd'hui, hormis les historiens de la psychologie. Au point que, pour certains d'entre eux³, une des créations fondamentales de Wundt serait l'autonomie administrative de la psychologie au sein de l'Université. Car c'est dès son arrivée à Leipzig en 1875 dans une chaire de philosophie, que Wundt avait fondé son Laboratoire. Mais en 1879, lors des négociations budgétaires, il obtint qu'un crédit fût explicitement attribué à son *Laboratoire de Psychologie*. Pour la première fois, la psychologie était mentionnée dans un document officiel comme discipline universitaire autonome. Quelques années plus tard, WUNDT changeait son titre de professeur de philosophie pour celui de professeur de psychologie.

Si nous ne devions à Wundt que ce tour de passe-passe administratif, ce serait déjà beaucoup pour notre discipline, car, durant les années qui suivent, les chaires et les laboratoires de psychologie poussèrent comme des champignons dans le monde entier. En Suisse aussi. Et cela, apparemment,

¹ Leçon inaugurale prononcée lors de la séance d'ouverture des cours de la Faculté des Sciences Sociales et Politiques de l'Université de Lausanne, le 23 octobre 1986.

² Cf. THINES, G., *La problématique de la psychologie*, La Haye, Nijhof, 1968.

³ Cf. BEN-DAVID, J. & COLLINS, R. «Social factors in the origins of a new science: the case of psychology.», *Amer. Sociol. Rev.*, 1966, 31 (4), pp. 451-465.

avant que cette nouvelle psychologie ait fait ses preuves dans quelque domaine que ce soit. C'est un véritable chèque en blanc, comme on n'oserait pas en rêver aujourd'hui, qui était alors accordé au développement de cette discipline nouvelle.

L'épistémologie de la psychologie selon W. Wundt

Mais l'entreprise de Wundt ne se réduit nullement aux anachronismes évoqués à l'instant. Il y a une épistémologie de la psychologie wundtienne, qui, elle, nous a été léguée intégralement, et qui nous paraît aller de soi au point que nous oubliions qu'elle a une origine que l'on peut situer historiquement: le Laboratoire de Wundt. Nous retiendrons ici deux traits principaux de cette épistémologie.

Premièrement, la psychologie revendique, depuis Wundt, un objet d'étude qui lui est propre. Dans l'esprit scientiste de l'époque, il s'agissait d'une heureuse libération vis-à-vis de ce que l'on appelait alors l'obscurantisme métaphysique. Les behavioristes, entre autres pour souscrire encore un peu plus que Wundt à l'idéal scientiste, allaient préférer, aux contenus de conscience, le comportement. Mais la revendication wundtienne restait intacte: éviter tout empiètement de la part des autres disciplines, de la philosophie aussi bien que — puisqu'il s'agit ici de comportements — de la biologie du mouvement. De ce point de vue, on voit que l'autonomie administrative n'était que la conséquence de l'émergence d'une discipline qui s'affirmait intrinsèquement — c'est-à-dire quant à son objet — autonome.

Deuxièmement, le corpus sera élaboré, selon Wundt, grâce à la démarche qui est celle des sciences en général. Cela se réfère à la méthode expérimentale, mais à bien plus que cela. Wundt lui-même avait pour ambition d'établir un catalogue de tout ce qui peut être, à un moment ou à un autre, contenu élémentaire d'une conscience humaine. Une sorte de tableau de Mendéléïev des éléments constitutifs de la vie mentale consciente. Selon cette approche, il n'est plus question d'étudier dans sa complexité la dynamique d'une conscience en situation. Il est bien malaisé de reconnaître dans le produit final de l'analyse, et dans le protocole expérimental déjà, ce que nous pourrions vivre comme une expérience subjective. L'entreprise a un tout autre but: elle prétend recenser, de la vie mentale, les traits dont la valeur scientifique se mesure à la permanence de leur existence, à la certitude dans laquelle on est qu'on pourra les reproduire. Et pour les reproduire, pour permettre à une conscience de voir ressurgir en elle ces atomes de vie mentale, on a le Laboratoire — dont la seule fonction est de créer les conditions propices à la répétition de cette expérience tronquée.

Si, comme on l'a déjà dit, cette façon d'aborder les contenus de conscience nous paraît aujourd'hui quelque peu étrange, l'esprit de la démarche reste familier au psychologue de laboratoire, qui l'applique in extenso à son approche des comportements. Il s'agit ici de recenser les comportements qui appa-

raissent avec régularité, ainsi que celles de leurs modifications qui sont prévisibles et maîtrisables. Le Laboratoire, ici à nouveau, sert à créer toutes sortes de situations propices à susciter des comportements et à les modifier, sans qu'il soit du tout pertinent de se demander en quoi les situations créées dans le laboratoire reproduisent — ou ne reproduisent pas — les situations de la vie réelle. Le Laboratoire se définit, précisément, comme le moyen de faire éclater les limites de notre environnement «naturel» ou quotidien. Cela se voulait en accord avec la pratique des autres sciences. Le physicien et le chimiste travaillent dans des situations épurées de tout frotttement ou de tout facteur parasite, et parviennent à des énoncés qui — pour ne jamais faire l'objet d'une expérience quotidienne (voir le mouvement uniformément accéléré) — n'en sont pas moins des vérités scientifiques reconnues. Ces principes sont à la base de toute démarche scientifique, qui pour comprendre le réel le plonge dans un univers de possibles. Wundt étudie ce qui *peut* figurer dans une conscience humaine, le behavioriste ce que *peut* faire un homme, un organisme. C'est par là, entre autres, que l'histoire naturelle — histoire signifiant étymologiquement témoignage, ou: description de ce que nous avons observé — fait place au discours scientifique⁴.

Après la matière inorganique, le discours scientifique avait conquis, au 19^e s., la matière vivante. Il devait logiquement, dans l'esprit de l'époque, s'étendre à ce qu'on appelle, depuis, les sciences humaines, dont la psychologie. Wundt est le premier qui réalisa l'entreprise en psychologie, d'où son titre de père d'une psychologie qu'on appellera ici, faute de mieux, fondamentale, pour signifier qu'elle vise un savoir théorique général, et non ce savoir instrumental qui est requis par les praticiens.

Cette idée d'une psychologie fondamentale est méconnue, ou inconnue, du monde non psychologue, y compris du monde universitaire non psychologue. On ne connaît le plus souvent de la psychologie que sa dimension appliquée: les tests, l'intervention dans le choix professionnel ou à l'occasion de diffi-

⁴ a. «Hull réalisait pleinement que, de la même façon que les physiciens ont trouvé nécessaire d'introduire des conditions si éloignées de la réalité que, par exemple, le vide, et les biologistes des situations si peu naturelles que, par exemple, celle qui consiste à conserver un fragment isolé d'un tissu dans une éprouvette, le psychologue ne doit pas hésiter à observer le comportement, animal ou humain, dans des conditions contrôlées — artificielles ou non. C'est, pensait-il, la seule voie qui ne permettra jamais d'atteindre ce type de connaissance abstraite qu'est la connaissance scientifique». (SPENCE, K. W. «Clark Leonard Hull: 1884-1952», *Amer. J. Psychol.*, 1952, 65, pp. 639-646; *notre trad.*).

b. «Se limiter aux situations naturelles prive le chercheur d'une liberté de manœuvre qui lui est précieuse... La plupart des expérimentateurs... le plus souvent... ne cherchent pas tellement à décrire ce qui est, qu'à dégager des lois plus générales, incluant le possible. C'est pourquoi le respect de la structure actuelle de l'environnement n'est pas pour eux un souci majeur... » (MATALON, B. «La logique des plans d'expériences», in *Psychologie sociale et expérimentale* (Eds. G. et J.-M. LEMAINE), Mouton/Bordas, 1969).

cultés scolaires, les psychothérapies, etc., au point que, pour beaucoup de personnes, la psychologie à l'Université est considérée uniquement sous l'angle de la formation des praticiens.

Mais, dira-t-on, peut-il en être autrement? Cette psychologie a-t-elle encore ce dynamisme auquel ses promoteurs avaient cru? La suite de cet exposé, on le devine, tentera de répondre à ces questions par l'affirmative. Pour cela, il me paraît utile de commencer par une critique de ce que la psychologie prétend être et prétend faire — car, hélas! encore aujourd'hui, beaucoup de psychologues proposent de leur discipline une image qui était sans doute moderne au temps de Wundt, mais qui est devenue depuis lors totalement anachronique!

Critique de la psychologie générale postwundtienne

Premier point de cette critique: la nature scientifique de la psychologie. La conception que beaucoup de psychologues actuels se font de la démarche scientifique est totalement dépassée. Au début de ce siècle, la psychologie semblait attendre son Newton — celui qui réunirait les données éparses pour nous construire une sorte de mécanique newtonienne du comportement. Et la tentative de Hull, dans les années 1940, n'est pas éloignée d'une telle utopie — alors même que dès le début de ce siècle les paradigmes de la science newtonienne s'écroulaient sous les coups de boutoir de la relativité, du principe d'incertitude de Heisenberg, etc.

Certains manuels de psychologie sont encore construits sur le modèle analytique des anciens traités de mécanique classique ou de chimie minérale. A cette physicalisation persistante du monde biologique et humain s'oppose chez les scientifiques actuels une humanisation croissante de la nature. Pour Prigogine, le démon de Laplace — qui illustrait le déterminisme total des phénomènes naturels dans l'image du monde de la physique classique —, ce démon serait tout aussi impuissant que nous, car les événements bien déterminés ne constituent dans la nature, toujours selon Prigogine, que des îlots dans un océan d'indéterminations. L'indétermination n'est pas impuissance momentanée de l'homme de science à identifier le système de détermination du monde — mais exprimerait ce fait fondamental que l'état du monde n'est jamais totalement prévisible.⁵ On voit par là combien la référence épistématologique des psychologues est inactuelle, lorsqu'ils postulent que tout est déterminé au départ, dans la nature des choses comme dans la nature des hommes, et que tout cela peut s'observer avec de la méthode.

Allons plus loin: que veut-on dire en affirmant que la psychologie est une science? Les fondateurs de la psychologie scientifique croyaient avoir aboli la dictature de la métaphysique. Mais en science, comme, je crois, lors des révolutions politiques, l'abolition totale du passé relève du mythe. Politzer

⁵ PRIGOGINE, I. & STENGERS, I. *La nouvelle alliance. Métamorphose de la science*, Paris, Gallimard, 1979.

écrivait: «Les psychologues sont scientifiques comme les sauvages évangélisés sont chrétiens»⁶. C'était en 1928, mais — et c'est ce qui importe ici — c'est encore valable aujourd'hui. Comment cela se fait-il? Réponse de beaucoup de psychologues: la psychologie est une science jeune. Ne soyez pas impatients, attendez! Voyez ce qu'a été, pendant si longtemps, la chimie avant Lavoisier! ce qu'était la biologie avant le 19^e siècle, et ce qu'elle est devenue! Faut-il attendre, comme on nous y invite, que jeunesse se passe? Ou, au contraire, si la psychologie a tant de peine à progresser comme science, n'est-ce pas à cause d'une difficulté systématique, qui ferait qu'elle ne peut être une science comme les autres? Ce point a fait et continue à faire l'objet de longs débats dans les autres sciences humaines, qui s'affirment volontiers *en crise*, et qui souvent font de cette crise l'essentiel de leur pain quotidien. Il serait peut-être temps de supposer que, si la psychologie a tant de peine à être scientifique — en d'autres termes, si la relation est inverse entre l'intérêt intrinsèque d'un discours de psychologue et sa conformité aux règles du discours scientifique —, c'est peut-être qu'il y a, chez nous aussi, comme dans les autres sciences humaines, quelques comptes à régler avec cette équation fallacieuse: important = scientifique. En fait, si la psychologie s'emprisonne dans ce faux dilemme: philosophie ou démarche scientifique, elle se condamne à la stérilité: stérilité d'un discours qui, conçu sur le seul mode spéculatif, affirme, mais ne démontre rien; ou stérilité de l'exercice gratuit d'une méthode expérimentale importée, sur un contenu qui n'est là que pour servir de support à la démarche. En fin de compte, se demander si la psychologie est une science ou n'en est pas une, n'est pas une question sérieuse.

L'évaluation des ambitions scientifiques de la psychologie était notre premier point. Le point suivant a trait à la façon de circonscrire l'objet même de la psychologie. Wundt s'intéressait aux consciences humaines — les Anglo-Saxons, aux comportements comme un lieu d'échanges entre l'organisme et son environnement. On reconnaît ici une terminologie biologique: c'est en fait toute la conception darwinienne de l'adaptation qui apparaît. Elle s'exprime dans toute une série de textes clés de psychologues américains du début de ce siècle, qui se reconnaissaient alors sous l'étiquette de fonctionnalistes.⁷

Mais Darwin, c'est aussi l'évolutionnisme, c'est l'homme inséré dans la série animale, l'homme qu'on étudiera désormais dans le cadre plus général de la biologie et de la psychologie animales. L'homme n'a pas le privilège de produire des comportements: c'est un caractère de tout le monde animal. Si, dès lors, la psychologie a pour objet privilégié le comportement, et si elle veut

⁶ POLITZER, G., *Critique des fondements de la psychologie*, Paris, P.U.F., 1968 (1^{re} éd. 1928).

⁷ Cf. ANGELL, J. R., «The province of functional psychology», *Psychol. Rev.*, 1907, 14, pp. 61-91. Ce texte, prononcé comme discours présidentiel à l'assemblée de l'*American Psychological Association* de 1906, constitue un véritable «manifeste fonctionnaliste».

l'aborder par des moyens scientifiques, pour en dégager les lois d'occurrence et de modification, elle s'intéressera au comportement *en général* — car, selon l'adage connu, il n'y a de science que du général. Le physicien étudiait le comportement du mercure, dans une colonne, non pour savoir des choses nouvelles sur la mesure, mais pour obtenir des données nouvelles sur ce **phénomène général qu'est la pression**. Ainsi — **pour nos prédecesseurs** — si le psychologue étudie le cheminement d'un rat dans un labyrinthe, ou la performance d'un sujet humain récitant une liste de mots fraîchement mémorisés, ce n'est pas pour mieux connaître le rat en soi ou la mémoire humaine en soi, mais pour trouver des principes généraux qui gouverneraient les mécanismes d'appropriation d'informations par un organisme *en général*. Résultat: l'homme n'est concerné, par ce discours psychologique-là, que pour les traits qu'il partage avec ses frères inférieurs⁸. Certes, cela n'est pas rien, et comme il existe une biologie générale, il peut exister une psychologie générale qui, par exemple, étudiera l'adaptation, par leurs comportements, des organismes à leur milieu. Mais avouons que cela n'est pas tout. Si nous faisons de la psychologie pour nous comprendre nous-même, et comprendre notre humanité, il faut bien considérer chez l'homme quelques traits qu'il ne partage pas avec les animaux actuellement vivants. La psychologie issue de la tradition postdarwinienne se refuse précisément à prendre en compte ces traits qui font la différence. Bref, pour elle, c'est comme si l'évolution n'avait pas eu lieu.

Troisième et dernier point. L'autonomie de la psychologie fut farouchement affirmée par ses pionniers, d'abord contre la philosophie, ensuite contre la philosophie et la biologie, plus tard également contre la concurrence des autres sciences humaines comme la sociologie, etc. A la fin, à peu près contre tout. S'il est normal qu'une discipline naissante doive, pour s'affirmer, revendiquer son terrain propre, il est malsain qu'en persévérant dans cette voie, elle confine à l'autarcie, voire à l'autisme. Les psychologues sont restés trop longtemps à l'écart du courant interdisciplinaire. Certes, l'interdisciplinarité est devenue une mode, un slogan parfois vide de sens. Il n'en reste pas moins que, pratiquée largement par toutes les disciplines qui s'intéressent aux affaires humaines, l'interdisciplinarité a produit récemment des champs nouveaux — les formes actuelles de la psychosociologie, de l'éthologie, de la sociobiologie,

⁸ «L'organisme [étudié], qui peut aller de l'amibe à l'*homo sapiens*, est souvent un rat blanc ou un pigeon. L'utilisation de ces animaux n'est pas due à quelque intérêt qu'on aurait pour leur espèce en particulier, mais, plutôt, à l'un ou l'autre des avantages très grands qu'elle procure au chercheur...». Ainsi, «les expérimentateurs qui emploient des humains comme sujets... sont souvent plus intéressés à démontrer le caractère universel des lois de comportement tirées de l'expérimentation animale, qu'à obtenir des différences qui pourraient sembler en restreindre le caractère de généralité». KENDLER, T. S. «Development of mediating responses in children» in *Cognitive Development in Children* (Ed. The Society for Research in Child Development, Chicago, The University of Chicago Press, 1970).

de la neurobiologie, de la psycholinguistique, de la philosophie des sciences — qui se sont annexé des champs entiers de la psychologie. Face à de tels développements, la psychologie, qui au début de ce siècle s'était donné — pour peu de temps — l'apparence ambitieuse d'une sorte de multinationale du savoir⁹ — c'était au service d'une épistémologie alors en crise —, ressemble fort aujourd'hui à un empire colonial démantelé — sans qu'on sache très bien si même la métropole existe encore quelque part. Résultat : un discours venant des horizons les plus divers, qui *n'est pas* un discours psychologique, investit les domaines que la psychologie croyait s'être appropriés, et dont elle s'est trop longtemps contentée de montrer — pour toute originalité — que la démarche expérimentale pouvait y être pratiquée. La psychologie, aujourd'hui, donne l'air de réaffirmer cette appropriation en faisant siens souvent sans discerne-ment ces discours nouveaux : ainsi, la psychologie cognitive ne jure plus que par l'ordinateur et l'intelligence artificielle, la psycholinguistique travaille trop souvent sur des concepts trop fortement empruntés à la linguistique structurale et à la science des signes, l'étude des comportements *sensu stricto* croit se renouveler en ouvrant les écluses aux considérations biologiques tous azimuts de l'éthologie et de la neurobiologie. Avec, pour ces nouvelles appro-ches, la foi inébranlable, la dévotion et l'enthousiasme trop souvent sans réserve des néophytes. Pourtant, ces discours multiples qui portent sur l'objet de la psychologie, tout pertinents qu'ils soient de leur propre point de vue, n'autorisent pas à faire l'économie de l'approche du psychologue. Il conserve sa place dans le concept des sciences humaines. Mais pour s'y faire reconnaître, il devra, entre autres, mieux clarifier et mieux délimiter son champ de compétence. C'est à l'illustration de ce propos que la fin de cet article sera consacrée.

Rendre sa place à l'homme dans le discours de la psychologie générale

Faute de temps pour entrer dans une longue argumentation, je me bornerai à quelques suggestions et illustrations. D'abord, ne paraît-il pas pertinent de considérer que les activités d'un individu humain, aussi diverses soient-elles, sont à rapporter à ce seul et même auteur qu'est le Sujet qui les exerce ? L'unité du sujet agissant est un point de vue parmi d'autres pour comprendre les activités humaines, mais c'est un point de vue important, et c'est un point de vue de psychologue. S'il faut en rappeler la pertinence, c'est qu'il nous apparaît peu soutenu aujourd'hui. L'image actuelle de l'homme — cela tient sans doute en partie à la pluralité des rôles sociaux, à celle des points de vue que l'on est amené à exprimer sur les choses, au cloisonnement des disciplines académi-

⁹ Cf. l'esprit dans lequel J. M. BALDWIN édita en 1901 son dictionnaire dont le titre est significatif : *Dictionary of philosophy and psychology, including many of the principal conceptions of ethics, logic, aesthetics, philosophy of religion, mental pathology, anthropology, biology, neurology, physiology, economics, political and social philosophy, phiology, physical science, and education*, New York, McMillan, 1901 (3 vol.).

ques, et sans doute à bien d'autres raisons —, cette image est morcelée. Sans doute, il est inévitable que l'on doive aborder l'homme, de par sa complexité, sous une multiplicité de perspectives. Il n'en reste pas moins que sans synthèse au-delà de ce morcellement qui devrait rester d'ordre méthodologique, on risque bien d'aboutir à un morcellement conceptuel. Autrement dit, en étudiant selon une pluralité de points de vue l'interaction d'un individu et de son environnement physique et social, on risque d'aboutir à une galerie de portraits, et d'oublier qu'ils sont autant d'instantanés à rapporter à un même individu. Car c'est un même individu qui tour à tour parle et se tait, produit et consomme des objets et des idées, s'aliène et se réalise dans son travail, aime et déteste, agit seul ou dans le cadre d'un groupe, soumet et se soumet, etc. La coexistence de tout cela chez ce même individu mérite bien quelques réflexions, sans qu'on doive y voir un subjectivisme exclusif et dépassé.

En ce qui concerne la délimitation du champ, et pour illustrer d'abord la trop grande discréption dont les psychologues font parfois preuve, je me référerai à un domaine qui ne devrait laisser personne indifférent ici. Je l'ai mentionné en dernier lieu tout à l'heure, il s'agit de la philosophie des sciences. A l'époque où Wundt concevait son système, la philosophie des sciences, rejetant le positivisme comtien, redécouvrait, mais tout autrement que Kant, que l'homme ne peut connaître le réel en soi, mais seulement l'expérience qu'il en a. La psychologie devint alors pour certains la pierre angulaire de la philosophie des sciences. Un tel esprit se trouve tout au long du *Dictionnaire de Baldwin*. Ce «flirt» de la psychologie avec les autres sciences fut très bref. Les sciences de la nature, et leurs épistémologies respectives, suivirent leur chemin propre; et de même l'épistémologie générale — œuvre, le plus souvent, de philosophes, de mathématiciens et de physiciens. Ces auteurs, dont les mérites et la valeur ne sont nullement mis en cause ici, nous proposent souvent une histoire des idées qui ressemble fort à une variation sur le thème de l'évolution. Les idées y joueraient le rôle que jouent, dans le discours du biologiste, les formes vivantes. Or, si l'on sait bien que le thème de l'évolution biologique s'accorde mal d'un hypothétique Créateur, cette hypothèse n'est-elle pas indispensable à celui qui veut rendre compte de l'origine des idées — le Créateur étant ici le sujet humain comme lieu d'émergence, tout au moins, de ces idées? Ne faut-il pas réintroduire la psychologie dans l'épistémologie? Cela se fait bien peu. Laissons de côté Piaget: nous avons tendance à en exagérer l'impact, tant il est proche de nous. En fait, on trouve peu, dans la philosophie des sciences actuelle, d'entreprises analogues à celle de Piaget. Cela nous paraît éminemment regrettable.

Le caractère flou du discours psychologique actuel a d'autres effets pervers: les psychologues s'impliquent trop souvent dans des domaines qui ne sont pas de leur ressort. Une très bonne illustration de cela figure dans un mémoire qu'un de nos étudiants a défendu dernièrement à Lausanne. Ce mémoire consistait en une revue de quelques travaux portant sur l'agression, l'agressi-

vité. Ce thème a le pouvoir magique d'amener les auteurs à discourir assez librement sur des phénomènes tels que la guerre, la violence sociale, etc.; et non seulement à en discourir, mais à suggérer divers moyens pour mettre fin à de tels fléaux. L'intention est louable. Mais le contenu des discours est tout à fait affligeant. L'auteur du mémoire en conclut — de manière tout à fait convaincante à mon sens — que les psychologues devraient avoir assez de sagesse pour se taire quand ils n'ont rien à dire — quand leurs compétences particulières ne leur sont plus daucun secours. Etudier le sujet dans toute sa complexité et sous toutes ses facettes, d'accord, mais en laissant à d'autres — dans le cadre d'une collaboration interdisciplinaire — le soin d'aborder des dimensions qui leur sont propres.

Enfin, cet intérêt pour l'homme dans toute sa complexité n'enlève nullement sa pertinence à l'approche comparative, qui englobe dans notre savoir des connaissances tirées du monde animal. Mais, si l'on veut aborder les problèmes humains dans le cadre plus général du monde vivant, sans rien perdre pour autant de leur spécificité, il faut réintroduire cette forme de psychologie différentielle à l'échelle des espèces, qui exuta autrefois sous l'étiquette de psychologie comparée, et qui fut assassinée dans les Laboratoires au nom de la science en général. Si on ne recrée pas une approche véritablement comparative, alors ou bien l'homme sera étudié comme phénomène unique étranger à cet environnement dans lequel il se trouverait jeté, ou bien il sera réduit à l'échelle du rat ou du pigeon de Laboratoire. Démarche qui ne se comprend que dans l'idée que l'évolution du monde vivant, une fois les vertébrés à sang chaud apparus sur la terre, n'aurait plus produit que des détails négligeables! Ce qui est suggéré ici, c'est qu'il faudrait redécouvrir l'évolution! Il serait bon s'y songer au moment où beaucoup de psychologues pensent renouveler leur discours en remplaçant, au hit-parade des modèles animaux du comportement humain, les rats de Skinner par les oies cendrées de Konrad Lorenz¹⁰.

¹⁰ Les auteurs semblent s'inquiéter, périodiquement, du sort de la psychologie comparée. Ainsi, l'article provocateur que BEACH publia en 1950 (Beach, F.A. «The snark was a boojum», *Amer. Psychol.*, 1950, 5, pp. 115-124) fut à l'origine de toute une littérature sur l'état de la psychologie comparée et ses perspectives d'avenir. C'est, plus récemment, le défi de la sociobiologie wilsonienne qui est à l'origine d'une nouvelle levée de boucliers des comparatistes (cf. WYERS, E. J. et al., «The sociobiological challenge to psychology: On the proposal to 'cannibalize' comparative psychology», *Amer. Psychol.*, 1980, 35, pp. 955-979; et DEMAREST, J. «The current status of comparative psychology in the American Psychological Association», *ibid.*, pp. 980-990). Dans tous les cas les auteurs (1) regrettent ou saluent la disparition de la dimension «comparaison» au profit de l'approche des organismes «en général», (2) promettent qu'à l'avenir ils feront mieux pour renforcer l'identité du «comparatiste» (ils ne disent pas vraiment comment ils s'y prendront), (3) ne songent pas à greffer sur un ordre phylogénétique les différences inter-spécifiques — ce qui permettrait de situer l'espèce humaine dans leurs discours. En fait, l'homme est, hélas! le grand absent de ce débat!

Encore une considération, qui sera de méthode. Que peut un être humain, que peut un homme ? C'est au fond la question qui est à la base de toutes nos entreprises. Elle est simplement méthodique pour celui qui pratique la démarche expérimentale en toute bonne foi. Elle est aussi question philosophique — orgueilleuse dans la bouche du Monsieur Teste de Paul Valéry, angoissée pour ceux qui pressentent la fin d'un monde. Mais en fin de compte, pour tous, «Que peut un homme?», c'est la même chose que: «Qu'est-ce qu'un homme?»

Il nous faut inclure ce possible dans notre réflexion. Cet intérêt constitue un des points communs à la méthode philosophique et à la méthode scientifique. Chercher à comprendre ce que nous tenons pour le réel, en l'insérant dans un univers de possibles, de non-réalisés maintenant, de pas-encore-réalisés. Pour cela, il n'y a pas de méthode une et unique. On s'appuiera, selon les cas, sur la spéculation, la méthode historique, les méthodes comparatives, la méthode expérimentale. Ainsi l'approche scientifique n'est pas la négation de la méthode philosophique, elle n'en est, selon la formule, que la continuation par d'autres moyens. Sans que la première dans le temps en soit rendue caduque pour autant. C'est une forme d'éclectisme méthodologique qui est proposée et assumée ici. Pourquoi ? En premier lieu, le souci parcimonieux d'une méthode unique — de «la» méthode — a joué de bien vilains tours aux sciences humaines. L'exclusion de questions pertinentes, l'ignorance volontaire de disciplines aux intérêts voisins, mais progressant par d'autres méthodes, en ont été trop souvent le résultat. En particulier, l'approche scientifique en psychologie, en faisant disparaître de son discours les singularités au profit d'énoncés de type général, a trop souvent promu le possible contre le réel. Nous avons défini le laboratoire comme ce qui nous permet de sortir du réel. La psychologie dite fondamentale est trop souvent sortie du réel pour n'y plus mettre les pieds. C'est une véritable opposition qui s'est installée entre l'intérêt pour le possible et l'intérêt pour le réel. Et par un de ces effets pendulaires que l'on connaît bien, on assiste depuis quelque temps à un engouement profond pour une psychologie dite «écologique», qui, dans les termes de ses promoteurs, se centre davantage sur les performances — avatar du réel —, au mépris explicite de l'intérêt à porter à la compétence — avatar du possible¹¹. Mais n'est-ce pas ce moule même qu'il conviendrait de briser ? Pour parler d'un sujet humain dans lequel nous nous reconnaissions, la psychologie doit réarticuler ensemble le réel et le possible, le fait particulier — ou l'histoire particulière, ou une expérience particulière — et l'énoncé général.

En second lieu, l'esprit de l'investigation n'est pas dans les méthodes utilisées. Il préexiste à leur choix, et rien n'impose le choix d'une méthode unique.

¹¹ C'est une telle attitude que prône explicitement J. COSNIER dans son article «Spécificité de l'attitude éthologique dans l'étude du comportement humain» (*Psychol. médicale*, 1977, 9, pp. 2025-2030).

Faut-il préciser que prendre ses distances vis-à-vis de la méthode expérimentale ne signifie à nos yeux ni s'adonner à une démarche descriptive qui privilégierait l'illusion du fait à l'état brut, ni s'abandonner au brain-storming spontanéiste, dont les vertus créatrices, dans nos domaines tout au moins, sont encore à démontrer? Cependant, à Paul Fraisse, qui dit de la méthode expérimentale: «elle procède sans hâte, mais à celui qui accepte sa lenteur, voire sa lourdeur, elle offre les joies de certitudes, partielles peut-être mais définitives»¹², je ne peux qu'opposer cette sentence, beaucoup plus lapidaire, que je tire de la conférence Nobel faite en 1965 par le physicien américain Richard Feynman: «On peut connaître bien plus de vrai qu'on ne peut en prouver»¹³.

Voilà quelques arguments, sommairement esquissés, en faveur de l'existence d'une psychologie fondamentale dans toute institution universitaire qui se préoccupe des choses humaines. Elle n'a pas à y figurer comme une discipline de service, mais comme une unité dynamique d'enseignement et de recherche. Elle sera empirique, voire expérimentale là où elle peut l'être; elle sera interdisciplinaire sans pour autant reprendre à son compte tous les jargons qui caractérisent les points de vue autres que le sien. Elle usera de la démarche comparative en évitant de la mettre au service des idéologies et des modes, mais en la tenant pour ce qu'elle est: un outil susceptible — moyennant toutes précautions à prendre — de faire progresser notre connaissance de l'homme. C'est dans ce même esprit qu'elle se comparera aux autres sciences humaines et non humaines, sans en adopter inconditionnellement la démarche, mais sans non plus s'affirmer, par orgueil ou par manque de confiance, différente d'elles à tout point de vue.

On admettra enfin, et je terminerai par là, que si la formation des psychologues praticiens nous paraît avec juste raison devoir se faire aujourd'hui dans l'Université, c'est précisément parce qu'elle peut y trouver des enseignements fondamentaux dans les diverses sciences humaines, dont la psychologie que nous avons appelée fondamentale n'est qu'un cas particulier.

¹² FRAISSE, P., «La méthode expérimentale» in *Traité de Psychologie expérimentale* (Eds. P. Fraisse et J. Piaget), vol. I, Paris, P.U.F., 1^{re} éd. 1963.

¹³ FEYNMAN, R., Conférence Nobel [1965] in FEYNMAN, R., *La nature de la physique*, Paris, Seuil, 1980.